

Histoire

Marie-Andrée Sabourin

Number 31, Winter 1987

De la mémoire ...les mirages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sabourin, M.-A. (1987). Histoire. *Moebius*, (31), 31–33.

MARIE-ANDRÉE SABOURIN

Histoire

La chambre est froide et dure, austère et réelle. Il y a un verrou sur la porte et des barreaux à la fenêtre. Je préfère le lit. Je ne le quitte jamais, seulement lorsqu'ils me forcent. Il est chaud. Je m'isole sous les couvertures tout en restant en communication avec le monde extérieur. Je reconnais les voix, les pas, les craquements, les silences. Je sais exactement où sont tous les objets, tous les meubles de la chambre, et enfoncé sous les couvertures, je les reproduis dans ma tête jusqu'à ce que l'histoire m'envahisse complètement.

Ils me soignent. Ils me croient malade. Ils m'obligent à absorber des choses étranges qui font rêver à l'histoire. Ils me font jouer. Je peux jouer tous les jeux sans mots. Ils sont surpris. Ils ne comprennent pas. Ils sont embarrassés.

Parfois un nouveau arrive et croit qu'il réussira. Il essaie de me séduire, me cajole, me parle tout doucement, comme on le fait à un tout petit enfant ou à un animal. Je me laisse faire. Je suis doux et patient. Je sais bien qu'il abandonnera. Ils abandonnent tous.

Je suis doux et patient. Jamais je ne fais de colères, quelquefois seulement lorsqu'ils me sortent de la baignoire. J'aime être dans la baignoire, sentir l'eau chaude inonder tout mon corps, jusqu'au menton, regarder le plafond nu et blanc, longtemps. Lorsqu'ils me sortent, je me sens soudain abandonné et j'ai peur. J'ai peur et j'ai froid, et je me mets en colère, sans un mot.

Parfois, ils me conduisent dans un parc plein d'arbres et de bruits d'oiseaux. Je regarde et je chante dans ma tête. Je préfère mon lit tout chaud, mais j'aime bien me promener dans le parc, même si je crains toujours

de rencontrer l'enfant de l'histoire. Je fais semblant de l'oublier pour mieux regarder.

Après, ils me ramènent à la chambre froide et dure, austère et réelle. Je me cache sous les couvertures et m'amuse à reproduire dans ma tête tous les objets de la chambre jusqu'à ce que l'histoire surgisse. Toujours la même. Je voudrais bien me raconter d'autres histoires, délicates et belles qui n'auraient pas grand-chose à voir avec la réalité mais je ne peux pas.

Je suis ici depuis longtemps, des années peut-être. Ils me connaissent et pourtant ils ignorent tout. Ils m'ont trouvé un matin d'octobre roux. Je me suis réfugié sous les couvertures et je suis là depuis longtemps, des années peut-être. Ils cherchent, ils ignorent eux, que tout s'est passé doucement. Je suis doux et patient. Ils ne savent rien de l'histoire. L'histoire de l'enfant roux que je rencontre si souvent. L'enfant roux et doux qui me fait peur et m'attire.

Et toujours, malgré moi, elle revient. Elle commence comme toutes les histoires que l'on raconte aux enfants tout petits, elle se passe très loin d'ici, au bout du monde ou d'ailleurs. L'histoire de l'homme qui ne parlait pas du tout. On le trouvait étrange et s'éloignait toujours de lui. Etrange un homme qui refuse de parler, étrange et peut-être dangereux. Il était doux et patient et aimait bien les humains. Pourtant il refusait de parler leur langage. «Leurs mots si blessants», se disait-il. «Ils font mal, même lorsqu'ils parlent d'amour et je ne veux pas avoir mal». Et lorsque l'on s'approchait pour lui parler, il les regardait, attendant une réponse qui ne venait jamais. Malgré tout, l'homme était heureux.

Un jour, à la saison où les journées et les nuits sont chaudes et belles, il rencontra un enfant. Des cheveux roux coupés en rond entouraient son petit visage tout aussi rond; il souriait, ses yeux aussi. Il avait l'air heureux d'un enfant de rêve. Pourtant, c'était une histoire qu'il se racontait, ce n'était pas un rêve. Il regardait l'enfant de rêve heureux de loin, longtemps. Il sentait que s'il le voulait, cette rencontre pourrait changer sa vie. Il avait peur. Il s'approchait un peu de l'enfant et alors...

L'histoire s'achève toujours ainsi. Je ne veux pas connaître la fin. Toujours je recommence l'histoire de l'homme qui rencontra l'enfant roux et toujours j'arrête

de raconter lorsque l'homme s'approche un peu trop près de l'enfant. J'ai peur. Je préfère m'isoler sous les couvertures, reproduire encore et encore dans ma tête les objets de la chambre. Je sais pourtant que bientôt l'histoire reviendra. Elle revient toujours.

Toujours la même histoire. S'ils savaient. Ils me soignent, ils essaient d'être gentils. Ils me sourient et me nourrissent. Des mots. Je connais les mots, tous les mots. Ils croient que j'ai oublié. Ils ne connaissent pas l'histoire. Ils ne savent pas que j'ai peur qu'un jour l'homme s'approche de l'enfant et lui parle. Il pourrait lui parler.

Ils m'ont trouvé un matin d'octobre roux, quelque part je ne sais plus. Je me souviens que des enfants riaient de cet homme roux qui souriait et ne parlait pas. Ils m'ont emmené dans la chambre froide et dure, réelle et austère. J'ai suivi sans un mot, je suis doux et patient.

Il fait froid, je me sens bien sous les couvertures. J'imagine que dehors le soleil fait briller les feuilles mortes et rousses. Je sais que je ne parlerai plus. J'ai parfois envie de remonter les marches du passé pour retrouver l'enfant roux qui avait si peur des mots. Je sais que c'est vain, anodin. Eux, ils voudraient bien m'entraîner sur ce chemin. Ils pourraient espérer. Je ne veux pas qu'ils espèrent. L'enfant roux est à moi, sans mots. Et c'est doucement qu'il va dormir dans le monde rêvé.